Document généré le 12 oct. 2024 01:11

**Moebius**
Écritures / Littérature

mœbius

# Parfum d'Afrique

Luc LaRochelle

Numéro 122, automne 2009

Masturbatorium

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1603ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

LaRochelle, L. (2009). Parfum d'Afrique. *Moebius*, (122), 121–124.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# Luc LaRochelle

## *Parfum d'Afrique*

L'inspecteur Magnan n'aimait pas les femmes, car elles l'avaient toujours abandonné. À commencer par sa mère, une journaliste de guerre qui, après avoir accouché de lui quelque part en Amérique du Sud, l'avait confié à ses grands-parents qui l'avaient élevé sans s'en apercevoir. Beaucoup plus tard, sa mère lui avait refait le coup en se jetant devant la rame du métro après avoir pris soin de le déshériter.

L'histoire s'était répétée tout au long de la vie adulte de Magnan : on l'avait laissé tomber plus souvent qu'un ballon de basket. De sorte que sa vie amoureuse se récapitulait dans une vaste collection de brosses à dents et de petites culottes. Toutes ces défections, après des relations qui avaient en général duré moins de temps qu'un cycle menstruel, le laissaient avec, au cœur, un immense vide et, dans les tiroirs de sa salle de bain, une provision de serviettes sanitaires qui aurait suffi à éponger jusqu'à une ménopause tardive les humeurs de sa jeune secrétaire.

Maintenant âgé de cinquante-deux ans, Magnan luttait de peine et de misère contre un embonpoint qui risquait de compromettre sa carrière d'enquêteur à l'escouade des homicides. Pourquoi, se demandait-il, ne pas manger un autre beigne si tout le monde à part le commandant Dubé se fout de quoi j'ai l'air ?

Magnan s'était ainsi peu à peu replié dans une misogynie qui influait inconsciemment sur ses intérêts professionnels : il préférait enquêter sur une mort d'homme plutôt que sur une mort de femme.

C'est pourquoi il fut déçu, malgré l'exotisme du dossier, quand le commandant le convoqua un matin

pour lui demander de mettre illico le cap sur Dakar : une ressortissante française du nom de Françoise Cantloux venait d'être trouvée morte dans sa chambre d'hôtel, étranglée avec un collier de chien, la bouche remplie de papiers-mouchoirs. Rien qui concerne la gendarmerie canadienne, lança Magan, si ce n'est, rétorqua Dubé, qu'elle voyageait avec un certain Claude Goupil, Québécois pure laine, dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis la découverte du corps.

Magnan s'envola donc pour Dakar via Paris, faisant pour la première fois l'expérience de la première classe, la seule disponible à aussi brève échéance. Il passa la moitié des douze heures que dura son escale en France à écouter des films pornos dans la chambre qu'il loua dans un Sofitel voisin de l'aéroport. Quand il se glissa dans son siège, à bord de l'appareil d'Air Afrique qui devait l'amener au Sénégal, Magnan fut pris de nausée. En effet, la grande femme peule qui occupait déjà le siège voisin dégageait une forte odeur de menstruations mêlée à celle de la sueur qui décorait sa robe de larges cernes. Heureusement pour l'inspecteur, le vol n'était pas complet et il put changer de siège peu après le décollage ; il s'installa à l'arrière de l'appareil, près des toilettes, où une odeur de désinfectant masquait toutes les autres. Deux bloody mary plus tard, il dormait profondément et rêvait d'un monde sans femmes.

À son arrivée à l'aéroport de Dakar, vers midi, le 2 septembre, l'inspecteur Magnan fut accueilli comme prévu par Dieudonné Ramali, enquêteur au Service des crimes contre la personne de la police sénégalaise. Ce dernier eut la gentillesse de ne pas l'assaillir de détails sur l'enquête qu'ils allaient mener conjointement, mais le conduisit plutôt à l'hôtel Méridien, où l'on avait réservé pour Magnan une vaste chambre avec vue sur la mer. Ramali lui conseilla de faire la sieste, comme tout le monde dans son pays, et lui donna rendez-vous à 20 h dans le lobby de l'hôtel pour aller dîner.

Comme l'inspecteur Magnan n'avait pas sommeil, il préféra déambuler dans les jardins de l'hôtel qui descendaient en gradins vers la mer. Des massifs de bougainvilliers ponctuaient le parcours vers le dernier talus qui, tout

en bas, surplombait la mer. Magnan s'installa au bar aménagé en bordure de la piscine dont l'eau se déversait dans la mer par une jolie rocaille de pierres blanches. Magnan commanda une bière. Il pensa qu'il avait oublié d'apporter son maillot de bain ; si son séjour se prolongeait, il allait s'en acheter un à même son per diem.

En fin d'après-midi, après avoir somnolé quelques heures dans une chaise longue, Magnan remonta à sa chambre dans l'intention de réviser son dossier. Avant d'entrer dans la douche, il ouvrit le téléviseur par curiosité. Il tomba sur les nouvelles locales à la première chaîne d'État. L'animateur commentait la rébellion en Côte d'Ivoire, dans une région frontalière du Sénégal, non loin de la ville où avait été aperçu pour la dernière fois le couple Cantloux-Goupil. Magnan écoutait attentivement, assis sur le lit, lorsque l'on frappa à la porte. On lui apportait un message de l'enquêteur Ramali qui s'excusait de ne pouvoir se joindre à lui pour le dîner : on l'avait convoqué d'urgence au ministère de l'Intérieur où l'on voulait être mis au courant des circonstances entourant la découverte du cadavre de Françoise Cantloux. Ramali l'attendrait plutôt le lendemain à 10 h aux bureaux de la Gendarmerie nationale, sur la Place de l'indépendance. Magnan fut soulagé : il aurait la soirée pour s'acclimater à la chaleur humide et faire une promenade.

Vers 19 h, l'inspecteur monta dans un taxi et demanda au chauffeur de lui donner un tour de ville, en lui précisant qu'il voulait s'arrêter quelques minutes à l'Hôtel de la Poste dont le *Guide du routard* vantait l'architecture art déco.

La voiture taxi filait à vive allure sur la Corniche bordée de villas blanches entourées d'arbres en fleurs. Magnan entrevoyait par moments la mer avec les reflets roses du soleil couchant ; il ferma les yeux et respira profondément. Le taxi s'arrêta près du Grand observatoire et Magnan descendit le temps de voir le soleil sombrer dans la mer ; il fut envahi par un calme qui ne lui était pas familier.

Sur la Place de la libération qui commençait à s'animer, Magnan congédia son taxi pour une heure. Il déambula sur la place bordée de platanes, s'assoyant parfois sur un

banc du parc pour observer les gens et se laisser bercer par leurs intonations.

Comme il ressortait de l'Hôtel de la Poste, dont le guide avait omis de mentionner l'état de délabrement avancé, Magnan entendit une voix de femme qui l'appelait : « Monsieur, venez, venez. » Il se retourna et se dirigea vers une silhouette qu'il distingua à l'entrée de la ruelle qui menait au stationnement. Quand il se fut approché de la femme, celle-ci l'attira par le bras dans la pénombre, et exhiba ses seins en lui chuchotant à l'oreille : « Moi manger couilles, queue, avaler tout… pas cher… bien propre, pas maladies. » Surpris, mais surtout troublé par l'haleine de la femme et par la vue de ses superbes seins noirs, Magnan recula d'un pas avant de répondre « Non, merci…, pas ce soir » et se dirigea au pas de course vers son taxi qui l'attendait au coin de la rue. Il mit un moment à retrouver ses esprits. Le reste du tour de ville fut sans grand intérêt. Magnan rentra vers 22 h à l'hôtel où il mangea légèrement avant de monter à sa chambre. Allongé dans son lit, il comprit qu'il ne pourrait s'endormir sans se masturber, obsédé qu'il était par l'odeur épicée du parfum de la prostituée. Quand il eut éjaculé dans les draps, il ne se donna même pas la peine d'aller se laver et tomba dans un sommeil moins réparateur qu'il ne l'aurait voulu. Il rêva de cavernes noires, de plantes odorantes et de marais dans lesquels il s'enfonçait à la recherche de perles blanches. En pleine nuit, il s'éveilla en sueur au chant strident des grillons.

Quand Hubert Magnan ouvrit les yeux, la lueur bleue du téléviseur resté allumé donnait un air macabre au salon de son trois et demie. Un idiot klaxonnait encore dans la rue Jean-Talon, juste à côté. Il se leva du fauteuil où il s'était endormi et transporta le ventilateur dans la chambre à coucher. Il dut prendre une Ativan pour se rendormir. Son réveil sonna à 7 h pile ; dans la douche, il eut envie de se masturber, mais l'érection n'était pas au rendez-vous.

Ce jour-là, Magnan ne fit rien de bon ; le commandant Dubé le lui fit d'ailleurs remarquer. « Nom de Dieu, Magnan, grouillez-vous : le cambriolage de la résidence Cantloux remonte à plus d'une semaine et vous n'avez toujours pas la moindre piste. »